

High Life

Claire Denis

Claire Denis s'aventure dans la science-fiction et en tire une envoûtante odyssee de l'espèce, où l'humanité et l'animalité se frottent dans un grand geyser de sécrétions corporelles.

Claire Denis n'est jamais là où on l'attend. Après *Un beau soleil intérieur*, comédie alerte, *High Life*, une science-fiction alarmante. Mais le décalage est surtout intra muros tant l'espace-temps de *High Life* se joue des clichés. Quel est donc ce vaisseau spatial en forme de boîte d'allumettes de cuisine au lieu des habituels presse-purée intergalactiques échappés du parking de *Star Trek*? Qui sont ces spationautes crasseux, préférés à l'aréopage coutumier des Ken et Barbie de l'espace flottant dans une apesanteur de déodorant corporel? D'où surgit Dibs, doctoresse Folamour tout en tignasse arborescente, qui ne chevauche pas une bombe atomique, mais le dernier cri du vibromasseur? C'est quoi ce biotope qui hésite entre le squat et la colonie pénitentiaire?

Ultime pas de côté qui s'apparente à un saut dans le vide: *High Life* n'est pas un film de science-fiction. Ou alors si, mais une science-fiction terre à terre, à l'école des maîtres du genre, d'Isaac Asimov à Philip K. Dick: réaliste, donc visionnaire. Le film ne met en scène le futur que pour parler de notre présent où, déjà, la haute technologie cohabite avec la grande misère, économique, politique, affective. Pour reprendre le titre d'un film antérieur de Claire Denis, tout ce qui nous *trouble every day*, dont, entre autres, le paradoxal bien commun de notre immense solitude. Dans *High Life*, zéro *gravity* mais un maximum de gravité.

Quand on lui parle, référence fatale, du *2001* de Kubrick, Claire Denis répond *Stalker* de Tarkovski. *High Life* n'est pas une odyssee de l'espace avec boucan wagnérien afférant, mais un corollaire de *L'Enfer* de Dante, accompagné par les mélopées de Quand on lui parle, référence fatale, du *2001* de Kubrick, Claire Denis répond *Stalker* de Tarkovski. *High Life* n'est pas une odyssee de l'espace avec boucan wagnérien afférant, mais un corollaire de *L'Enfer* de Dante, accompagné par les mélopées de Stuart A. Staples (des *Tindersticks*). Les passagers du vaisseau numéro 7, tous des assassins condamnés à mort, ont accepté, en échange de leur liberté conditionnée, d'être les esclaves volontaires d'une expérience qui oscille entre la quête d'une source d'énergie inédite et la recherche contrainte de nouvelles formes de reproduction. L'enfer est à eux. Ou plutôt, comme dans le poème de Dante, le vestibule de l'enfer, une porte qui parle et nous dit: "*Par moi l'on va dans l'abîme des douleurs; par moi l'on va parmi les races criminelles.*" Et lorsqu'un enfant paraît au terme d'une insémination qui tient plus du viol que de la PMA, son avenir semble lui aussi se dépêcher vers une ligne d'horizon apocalyptique. Noir c'est noir, comme le trou dont s'approche dangereusement le vaisseau numéro 7.

Et pourtant, *High Life* le bien nommé est un hymne fantastique à la grande vie. Une vie hors la loi, hors de soi, l'inceste étant l'autre horizon du film, cette fois comme une aurore et pas un crépuscule. Le vaisseau 7 est un véhicule de désirs qui se foutent du sexe ordinaire. La sensualité y est cependant constante. Pour preuve, deux scènes suprêmes: la première montre la doctoresse Dibs s'activant sur le godemiché de sa *fuck box*, la seconde voit un jeune homme se caresser en observant la même Dibs qui sèche sa crinière de Gorgone au souffle d'un climatiseur. Plaisirs solitaires et funèbres? Sans doute. Mais aussi, nettement moins rabat-joie, d'une beauté inouïe, cadrée par le chef opérateur Yorick Le Saux, offrant le regard errant du jeune homme, le dos d'odalisque de la doctoresse. *High Life* est une enquête sur les aventures du corps, ses gouffres qui sont aussi des sommets. Les aveux de la chair.

Des corps, donc des acteurs. Brillants, même quand ils incarnent des ombres, avec cependant la prééminence de deux rôles singulièrement luminescents: Monte, le spationaute archangélique, et Dibs, la sombre doctoresse. Robert Pattinson, beau comme toujours, Juliette Binoche, belle comme jamais. N'était que l'un et l'autre opèrent une translation qui les transfigure. Binoche, plus

qu'inquiétante en laborantine dérangée. Pattinson, plus qu'étrange en chaste éclaireur d'un autre monde.

transfigure. Binoche, plus qu'inquiétante en laborantine dérangée. Pattinson, plus qu'étrange en chaste éclaireur d'un autre monde.

En anglais, le mot *stalker* désigne un chasseur qui s'approche d'une démarche dansante. *High Life* est un stalker, feu follet qui nous guide dans une forêt sombre où la ligne droite n'est jamais le plus court chemin pour atteindre l'utopie. La beauté et l'émerveillement de l'utopie, l'amour, malgré tout.

High Life de Claire Denis (Fr., All., G.-B., Pol., 2018, 1 h 51)